



Du 24 avril au 5 mai 2012

LA RIMB

de Xavier Grall

Mise en scène Jean-Noël Dahan

CÉLESTINE

Dossier pédagogique

Le Dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud, octobre 1870, *Anthologie des poètes français*, tome IV, Lemerre, 1888

TEXTE DE XAVIER GRALL
MISE EN SCÈNE JEAN-NOËL DAHAN
Du 24 avril au 5 mai

LA RIMB

Le destin secret d'Arthur Rimbaud

Avec
Martine Vandeville

Scénographie et lumières : Julie Peisseul | Création sonore : Jean-Marc Istria

Production Cie Éclats Rémanence,

Spectacle LABEL « Rue du Conservatoire »

Avec le soutien du Théâtre Nanterre-Amandiers, des Célestins - Théâtre de Lyon et d'ARCADI dans le cadre des Plateaux Solidaires

Production exécutive En Votre Compagnie
Laurence Santini et Olivier Talpaert

Durée : 1h10

SOMMAIRE

Les souvenirs d'une mère.....	5
Xavier Grall.....	6
Jean-Noël Dahan	7
Note d'intention	8
Note de scénographie.....	12
Martine Vandeville	13
Le poète maudit	14
Échos de la presse	15
Morceaux choisis.....	17
Calendrier des représentations	19

LES SOUVENIRS D'UNE MÈRE

Le texte



© Pierre François

La Rimb de Xavier Grall est à l'origine une pièce radiophonique, un soliloque de Vitalie Rimbaud - la mère du poète Arthur Rimbaud, surnommée « la Rimb » par son fils.

Propriétaire terrienne, veuve, seule dans sa ferme des Ardennes autour de l'an 1900, elle revient sur sa relation à Arthur, mort depuis quelques années. Elle clame que le « vrai » Rimbaud n'est pas le « poète maudit » idolâtré par les littérateurs parisiens, mais celui qui, revenu de ses errements poétiques et adolescents, s'est enrichi en Afrique et a retrouvé la religion. Taradée par le doute, questionnant l'effet de sa rigidité sur le destin d'Arthur, elle veut cependant, jusque dans la tombe, protéger une mémoire selon elle plus « respectable » de son fils.

XAVIER GRALL

Auteur

Né en 1930 à Landivisiau, Léonard de souche, fils d'un militant sillonniste, Xavier Grall a reçu une éducation catholique. Il est diplômé du Centre de Formation des Journalistes. Après son service militaire, en pleine guerre d'Algérie – qui ternit à jamais l'image très haute qu'il s'était formée de la France - il rentre à Paris, devient rédacteur en chef de la *Vie catholique*, puis collabore aux *Nouvelles littéraires*, au journal *Le Monde*...

Animé par une foi profonde et un désir de rébellion, il consacre des livres à Bernanos, Mauriac et Rimbaud, mais aussi à James Dean et à *La génération du Djebel*. Poète avant tout, revendiquant son identité bretonne, il quitte Paris et se retire en 1973 à Botzulan, aux environs de Pont-Aven, avec sa femme et ses cinq filles, pour se consacrer à son œuvre, ardente, singulière et ancrée dans sa terre natale.

Il meurt de maladie à Quimperlé en 1981, à l'âge de 51 ans.

JEAN-NOËL DAHAN

Metteur en scène

Lauréat du Master Pro de Mise en scène et de Dramaturgie (Paris X / Théâtre Nanterre-Amandiers), il a une formation de comédien (École de Théâtre Les Indifférents), de musicien (DFE piano, musique de chambre, composition – ENM de Saint-Germain-en-Laye) et Universitaire (D.E.A. de philosophie, D.E.A. d'éthique médicale et biologique).

Il a été assistant à la mise en scène et/ou à la dramaturgie pour des metteurs en scène tels que Christian Schiaretti (*Le théâtre du monde*, créé salle Richelieu de la Comédie-Française), Jean-Yves Ruf (*UnPlusUn*, créé au Théâtre Vidy-Lausanne), Jade Duviquet (*Un Grand Singe à l'Académie*, créé au Théâtre Nanterre-Amandiers)...

Il a surtout mis en scène des auteurs contemporains, notamment Jean Genet (*Paravents/fragments* au Théâtre Nanterre-Amandiers), Hervé Blutsch (mise en voix d'*Ervart* à Théâtre Ouvert), Shain Sinaria (*Centre Commercial* au Festival « Théâtrales Charles Dullin »), Bernard-Marie Koltès (*Dans la solitude des champs de coton* aux Arènes de Nanterre) René Char (*Les Transparents*), Antonin Artaud (*L'ombilic des Limbes*), Pablo Picasso (*Le désir attrapé par la queue*), Sigmund Freud (*L'inquiétante étrangeté*), mais aussi Shakespeare (*Le Conte d'hiver*) et Oscar Panizza (*Le concile d'amour*).

Jean-Noël Dahan a également pratiqué « l'écriture de plateau » à travers des spectacles comme *La Rumeur* ou *Chute en hauteur* (Théâtre Nanterre-Amandiers, Théâtre de l'Opprimé).

Il a déjà travaillé avec Martine Vandeville, à l'occasion d'une mise en scène du *Cahier vert* de Maurice de Guérin. Il prépare actuellement, avec le comédien-zoomorphe Cyril Casmèze, une mise en scène des *Métamorphoses* d'Ovide, programmée en juillet 2011 au Château-Musée du Cayla.

Également comédien, il a joué notamment sous la direction de Jacques Rebotier, Frédéric Fisbach, Roger des Prés, Michel Nebenzahl... Il est aussi le lecteur privilégié à Paris des œuvres du poète polonais Maciej Niemietz.

NOTE D'INTENTION

Souvent j'allais dans un bar à côté de chez moi, « Le Tambour », à proximité des anciennes Halles. J'y bavardais avec le patron – qui depuis a vendu son affaire – André Camboulas, vieil autodidacte érudit, personnage haut en couleur, célébrité de quartier et au-delà, « 50 ans de bistrologie ! » a-t-il coutume de lancer...

Parmi les « conseils de lecture » et autres références littéraires émaillant nos conversations, André me parla un jour avec émotion de *La Rimb*, texte de Xavier Grall, interprété à la radio en 1973 par « la grande Montero »... Intrigué, mais craignant de tomber sur un texte un peu désuet, je trouvais finalement un exemplaire à la bibliothèque... et je fus happé par le souffle de cette pièce que je lus d'une traite.

Il s'agit d'un soliloque de Vitalie – née Cuif – Rimbaud – la mère du poète Arthur Rimbaud, surnommée notamment « la Rimb » par son fils. Propriétaire terrienne, veuve, seule dans sa ferme autour de l'an 1900, elle revient sur sa relation à Arthur, mort depuis quelques années.

Pour aller à l'essentiel, disons qu'elle fait une sorte d'O.P.A. sur la mémoire de son fils - Offre Publique d'Amour...

Elle affirme que le « vrai » Rimbaud, c'est l'autre, celui qui a arrêté d'écrire et s'est consacré au commerce en Afrique. Après ses « bêtises » d'adolescent, aussi génial soit le poète – elle le reconnaît, même si elle reconnaît aussi ne pas comprendre grand chose à ses écrits – Arthur a enfin retrouvé les valeurs familiales, notamment maternelles, en se consacrant au commerce et à la religion. Il serait redevenu ce à quoi il était « voué » par ses origines, et dont la guerre franco-prussienne notamment l'a pour un temps détourné.

Cette revendication évoque en creux un second Rimbaud, celui dont la mémoire serait défendue par des littérateurs parisiens que méprise Vitalie. C'est le « poète maudit » dont l'arrêt de l'écriture marque la mort symbolique. Dans ce cas, Rimbaud cesse d'exister lorsqu'il arrête d'écrire, menant une vie avortée, fuyant sa vérité et sa santé dans le travail et dans une vague quête spirituelle teintée d'Islam. « Pauvre coque vide à l'inutile coquille »...

La pièce de Xavier Grall éclaire bien sûr le « cas Rimbaud » sous l'angle – déjà très commenté – du rapport à sa mère. Mais la perspective, ici maternelle, est inédite.

L'évocation des deux Rimbaud s'incarne à travers celle de l'ambivalence de la parole de la Rimb – aimante et tyrannique... L'une des grandes qualités du texte de Grall, selon nous, est de rendre son « humanité » à la mère de

Rimbaud. En deçà du personnage rigide, rancunier, absolument voué à son devoir et à la norme sociale, auquel Vitalie se serait sans doute peu à peu identifié, on discerne aussi une femme aimante, passionnée, accessible au doute, que la vie a contrainte à s'endurcir. C'est notamment cette dualité inhérente au personnage que nous pourrions approfondir dans notre spectacle.

On sait que Vitalie n'a connu son mari, « le Capitaine », qu'à l'occasion de brèves permissions, à l'issue desquelles il la laissait souvent enceinte et en charge du domaine. Devoir diriger seule sa famille et une importante propriété, alors qu'on est femme à la fin d'un 19^e siècle dont on connaît le machisme – ce coup de force explique peut-être le caractère trempé de la Rimb. Le texte de Grall en dit ainsi beaucoup sur la condition des femmes, et trouve des échos dans leurs difficultés actuelles à concilier vies personnelle, amoureuse, maternelle et professionnelle.

On aperçoit peut-être la trame d'un « roman secret » comme dit la psychanalyse. Vitalie voulut-elle, à travers Arthur, offrir à son propre père qu'elle adorait – Cuif le propriétaire terrien – le digne fils que sa mère n'avait pas pu lui donner ? (Elle revient plusieurs fois dans le texte sur ses frères, « ces incapables », et dont Frédéric, le frère d'Arthur, semble être l'héritier symbolique...) Si jamais Madame Rimbaud fut une avare bigote, ce n'est pas avec fadeur, mais avec une passion absolue – qui n'est pas sans rappeler celle de son cadet Arthur – une passion qui la trahit. Ses illusions de jeunesse (visibles par exemple au début du texte lorsqu'elle évoque sa rencontre avec le Capitaine) illusions déçues, refoulées, se seraient retournées en « passion du ressentiment ». La voie est alors ouverte aux interprétations : la duplicité des signes émis par la mère et captés par Rimbaud explique peut-être en partie sa vocation littéraire et son mutisme ultérieur. Rimbaud « créature » de sa mère... N'a-t-il été que l'agent démiurgique de la folie vengeresse de la Rimb ?... une incarnation spécifique du destin christique ?...

Quoi qu'il en soit, La Rimb reste un texte « chiffré » – théâtral en ce sens – faisant parcourir au lecteur l'histoire des Rimbaud-Cuif – l'occasion d'un questionnement transgénérationnel – sur fond de la grande Histoire, littéraire, sociale et politique.

On aura compris cependant qu'il n'est pas question pour nous de faire un spectacle « historique ». Au-delà de l'existence réelle de Rimbaud et de sa mère, de toute la rigueur historique exigible, c'est la problématique de leur relation telle qu'elle est relatée par Grall qui attire notre attention. Cette relation traverse des réalités toujours actuelles, inactuelles, archaïques : la relation mère/fils, la condition de la femme, la guerre, l'impact de l'inconscient maternel sur le destin du fils, en l'occurrence poète, la place du poète et de la poésie dans la société... Le fait que Rimbaud soit un auteur très étudié au lycée,

au moins en France, rend simplement ce soliloque plus savoureux, et progresse en écho de l'image que nous avons déjà de lui.

La parole de la Rimb n'est jamais strictement répétitive ; elle agit plutôt suivant le principe de la « musique répétitive », par décalages progressifs et incessants. Des thèmes, voire des expressions (« Respectable. Respectée. »...) sont repris car – nous semble-t-il – cette reprise permet de marquer le désir de Vitalie de s'imposer à elle-même un personnage qu'elle n'était pas à l'origine mais auquel elle veut s'identifier à tout prix, même au prix de la mort de son fils. La plainte à l'égard de la sciatique intervient de façon symptomatique lorsque la parole rencontre un nœud. Elle disparaît ainsi étrangement dans toute la partie finale, justement lorsque la Rimb relate son union avec le fils mourant.

Sous l'apparente logorrhée, c'est un texte à la construction fuguée, contrapuntique qui progresse finement par séquences narratives. Sans entrer dans le détail des quatorze séquences que nous avons recensées, on notera que l'ensemble du texte est structuré autour de la confrontation de la mémoire à la culpabilité. Culpabilité que la Rimb évite (par ses silences, ses emportements...), qui la taraude (par sa sciatique aux interventions « signifiantes » - elle somatise...), qu'elle exprime de plus en plus, contre laquelle elle argumente, plaisante, et qu'elle dépasse finalement dans cette dernière image, chiffrée, ambivalente – « stabat mater » grinçant – de son union avec Rimbaud alors qu'il meurt. Il faut qu'elle enterre « le poète » honorablement et très chrétiennement – au prix de la mort de son fils – pour qu'elle puisse se réconcilier avec lui et avec « sa » mémoire. Ultime sacrifice.

Jean-Noël Dahan



© Pierre François

NOTE DE SCÉNOGRAPHIE

On découvre un espace tout d'abord dans la pénombre... Une voix se fait entendre. Une lumière très sombre vient petit à petit révéler les contours d'une présence assise sur un fauteuil rouge au fond du plateau... De la fumée longe sa silhouette en contrejour. Elle est de face. Puis lentement, au rythme de sa parole, une lumière venant du plafond, se met à tourner doucement autour d'elle. On aperçoit alors une femme recroquevillée dans son fauteuil, vêtue d'une robe de nuit et d'un vieux manteau, une bassine à ses pieds, elle se lave le visage, les pieds, le corps. L'eau ne cesse de déborder. Telle une litanie, le texte est rythmé par une incessante sciatique traduite par de micros événements lumineux et sonores. Au fur et à mesure, des percées lumineuses se mettent à grignoter l'espace, des tremblements se font entendre, un lustre effectue une irrémédiable descente vers l'eau. Au travers d'une vapeur épaisse, on découvre que l'eau s'est maintenant colorée d'un rouge sang, des jeux de reflets révèlent une multitude de détails flottant à la surface du grand bassin. Elle est maintenant prête...

La forme soliloquée nous conduit à exclure l'adresse publique, à rechercher une parole au plus-que-présent, au rythme du souvenir, des émotions, se permettant éclats de voix, longs silences, mais aussi murmures, soutenus par un micro HF. La Rimb est isolée entre quatre murs, symbolisés par les limites du bassin. Elle s'obstine, cultive le ressassement, ce qui nous a conduits à créer une boucle dans le texte, en reprenant au début du spectacle les phrases par lesquelles elle le conclura. Pourtant cet espace, qui est son espace mental, s'effrite, prend l'eau, la lumière, emporté par l'usure et le temps – il déborde comme sa parole qui la porte à sortir d'elle-même, à affronter sa propre culpabilité, à se laver de ses plaies sanglantes, et à se réconcilier « à sa façon » à la poésie et à son fils.

Jean-Noël Dahan

MARTINE VANDEVILLE

Comédienne

Issue du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, à la suite des Cours Charles Dullin, sa carrière traverse le théâtre, le cinéma et la télévision.

Au théâtre, elle a joué sous la direction de nombreux metteurs en scène, tels que Jacques Rosner (dont *Macbeth* de Shakespeare), Jean-Pierre Vincent (dont *Les dernières nouvelles de la peste* de Bernard Chartreux, *Le chant du départ* d'Ivane Daoudi et *Princesse* de Fatima Gallaire), Armand Gatti (*Nous sommes tous des noms d'arbres*), Bernard Sobel (*La cruche cassée* de Heinrich Von Kleist), Christian Peythieu (*Les corps électriques* d'après John Dos Passos), René Planchon (*L'Avare* de Molière), Charles Tordjmann (*Adam et Ève* de Mikhaïl Boulgakov), Claudia Stavisky (*Electre* de Sophocle, *Le songe d'une nuit d'été* de Shakespeare...), Bérangère Bonvoisin (*Le poisson des grands fonds* de Marie-Louise Fleisser), Jean-Louis Martinelli (*Bérénice* de Racine, *Les fiancés de Loches* de Feydeau, *Une maison de poupée* de Ibsen)...

Elle a récemment joué dans *L'Autre* de Enzo Corman sous la direction de l'auteur au Théâtre national de la Colline, et dans *Médée* mis en scène par Zakariya Gouram au Théâtre Nanterre-Amandiers. Elle a déjà travaillé sous la direction de Jean-Noël Dahan, pour une adaptation du *Cahier vert* de Maurice de Guérin, créée en juillet 2010. Elle a elle-même écrit et mis en scène *Maîtresse d'esthète* au Théâtre de l'Athénée.

Au cinéma, elle a joué sous la direction de réalisateurs comme François Ozon (*Ricky*), Philippe Granrieu (*Sombre*), Marcel Bluwal (*Le plus beau pays du monde*), Olias Barco (*Snowboarder*), Malika Saci (*Manques*), Pierre Schoeller (*Versailles* et *L'exercice de l'État*), Michel Andrieu (*Les vacances de Clémence*), Fred Cavayé (*Pour elle*), Patrick Mario Bernard et Pierre Tridivic (*Retomber amoureuse*), Dominik Moll (*Le Moine*), Jean-Pierre Améris (*La joie de vivre* d'après Zola)... Elle a remporté le Prix d'interprétation au Festival Vendôme en 1998 pour le rôle de Suzanne dans le film *La Beauté du monde* réalisé par Yves Caumon.

LE POÈTE MAUDIT

Jean Nicolas Arthur Rimbaud est un poète français, né le 20 octobre 1854 à Charleville.

Sa première vie, c'est celle du poète : il écrit ses premiers poèmes à quinze ans. Ses derniers à vingt ans. Hormis *Une Saison en enfer*, recueil publié en 1873, ses poèmes « *Voyelles* », « *Oraison du soir* », « *Les Assis* », « *Les Effarés* », « *Les Chercheuses de poux* » et « *Le Bateau ivre* » publiés dans le recueil *Les Poètes maudits* dirigé par Verlaine – avec qui il partage une vie amoureuse tumultueuse et errante en Angleterre et en Belgique qui débouche sur la scène violente où, à Bruxelles, Verlaine blesse superficiellement au poignet celui qu'il appelle « l'époux infernal » -, et « *Le Dormeur du val* » publié dans *Anthologie des poètes français* en 1888, Rimbaud n'est publié qu'à titre posthume alors même qu'il avait demandé à son ami Max Brod de tout brûler. Ainsi, lui, pour qui le poète doit être « voyant » et qui proclame qu'il faut « être absolument moderne », renonce subitement à l'écriture.

Sa deuxième vie commence alors, celle du négociant, de l'explorateur : ses idées marginales, anti-bourgeoises et libertaires le poussent en effet à choisir alors une vie aventureuse. Il part pour l'Afrique orientale en 1880. Il sera directeur d'un comptoir commercial à Harar pour la firme Bardey frères. En 1885, il quitte la firme Bardey pour se lancer dans le trafic d'armes. En 1888, il abandonne le commerce des armes et crée son propre comptoir commercial à Harar. Dans une lettre adressée à sa mère le 20 février 1891, Rimbaud se plaint de sa jambe droite, jusqu'à ce qu'il écrive un télégramme à sa mère, depuis Marseille, le 22 mai 1891 : « Aujourd'hui, toi ou Isabelle, venez Marseille par train express. Lundi matin, on ampute ma jambe. Danger mort. Affaires sérieuses régler. Arthur ». Après plusieurs complications et opérations, le cancer gagne et Rimbaud décède le 10 novembre 1891 à l'Hôpital, à Marseille.

Elle s'est retrouvée.

Quoi? - L'Éternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil.

De cette seconde vie, ses écritures consistent en près de 180 lettres (correspondance familiale et professionnelle) et quelques descriptions géographiques.

Bien que brève, la densité de son œuvre poétique fait d'Arthur Rimbaud une des figures considérables de la littérature française.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Éternelles malédictions des avides, des implacables de l'esprit. Ce rappel au « travail, famille, patrie » contre le poète de la « liberté libre » trouve aujourd'hui une sacrée résonance.

Charles Silvestre, L'Humanité, 19 mars 2012

La mère joue dans la pénombre
Pour soulever les zones d'ombre
Sur l'œuvre et la vie de Rimbaud,
En gardienne d'écrits si beaux.

(...)

Toute une gamme de souffrances
S'échappe de son corps en transes.
Un registre de sons, immense,
Étendu, pour un jeu intense.

(...)

Et cet être d'ombre et de lumière,
Aux écrits sublimes ou « malfaisants »,
Fut le fils préféré de sa mère
Qui parle de lui en s'enflammant.

Un souffle, une puissance,
Un cri, la délivrance.
Au-delà de la mort d'Arthur,
Elle livre ses déchirures.

Béatrice Chaland, *b.c.lerideaurouge*

Il a rarement été dit avec une telle justesse combien le passé des morts pèse sur la tête des vivants et combien ils rendent confus nos propres sentiments. Martine Vandeville joue cette apocalypse intime avec la belle âpreté des vraies tragédiennes. Qu'elle ne soit pas davantage sollicitée est un mystère.

Joshka Schidlow, *Allegro théâtre*, 8 mars 2012

Le spectacle de Jean-Noël Dahan est un petit bijou comme on aime en découvrir. Tout dans sa mise en scène fait sens et il y aurait beaucoup à dire sur l'intelligence et la qualité de son travail. Les lumières ultra-soignées de Julien Peissel sont de toute beauté. Il joue des pénombres, des clairs-obscurs, avec délectation. On retrouve la même précision dans l'univers sonore convoqué par Jean-Marc Istria. Craquements, chuintements et bruits sourds se multiplient avec mystère et viennent peupler l'espace vide figurant aussi l'espace mental de Vitalie Rimbaud. On jurerait se trouver dans le grenier de la ferme de Roche, au sud des Ardennes, là même où Rimbaud rédigea sa *Saison en Enfer*. Un écrin parfait en somme pour Martine Vandeville qui incarne magistralement cette figure complexe qu'est la Rimb. Il ne faut absolument pas manquer ce voyage en Rimbaldie.

Dimitri Denorme, *Le Pariscope*

Jean-Noël Dahan signe une mise en scène, toute en exaltation retenue qui fait penser à Bergman, ce cinéaste amoureux de visages de femmes. Vous irez, grâce à ce spectacle, là où la terre et la poésie jaillissent de la bouche d'une même femme, la Rimb, Vitalie Rimbaud, née Cuif et paysanne. Quel voyage !

Évelyne Trân / Théâtre au Vent, *Le Monde*, le 3 Mars 2012

MORCEAUX CHOISIS

Tout est du ressort de la comédienne qui lira le texte. Alternance de rudesse et d'émotion. Bien faire ressortir la colère, la piété maternelle, le mépris d'une paysanne pour le monde littéraire, etc.

Montrer que madame Rimbaud, si rigide qu'elle fût, n'était pas la femme monstrueuse que certains commentateurs ont voulu voir. Il faut des douceurs, et puis des cris rauques, et des silences. Parfois un discours rapide, haché – et puis, même sans transition, un débit très long, avec une tendresse qui s'avoue dans la solitude. C'est un soliloque.

(Didascalie initiale)

(...)

Ainsi cette *Saison en enfer*, ces histoires nègres. Ah, cette folie. Imprimée à Bruxelles. Chez Poot et Compagnie. Quand il m'eut fait lire ce livre, je m'enquis de sa signification. « J'ai voulu dire ce que ça dit littéralement et dans tous les sens. » Moi, j'étais estomaquée ! Tout d'abord, je n'y compris goutte. Ces sombres fulguratins ! Ces désespoirs ! Mais c'était bien l'enfer, son enfer à lui. Il avait transgressé la loi de Dieu. Il payait ses fautes. C'était justice. Je n'allais pas le plaindre, mon garçon. Et cette chiffe de Verlaine titubant dans sa prose, s'écrasant avec son ivrognerie et sa faiblesse. C'était bien fini le temps de la transgression. Il me revenait. Il revenait à la Sainte Église. Il revenait à Dieu. Son meilleur livre, je trouve. Encore que je n'y comprenne pas tout. Je ne suis qu'une paysanne, moi. Aïe ma sciatique !

(...)

Voilà la vérité sur mon poète de fils, lui qu'on dit maudit ! Qu'est-ce qu'ils entendent par là ? Maudit par qui ? C'est Arthur qui s'est maudit lui-même pendant trois ans, c'est ça la vérité vraie. Moi, je ne l'ai jamais maudit. Que ce soit à Roche ou à Charleville, il était toujours chez lui. Et son pécule pour ses voyages incessants, c'est bien moi sa mère qui le lui donnait, non ?

Qu'est-ce qu'ils vont raconter sur lui, ces biographes à la noix ! Et puis comment peut-on écrire la vie d'un autre ? Moi, ça me sidère ces bizarreries. Écrire la vie d'un grand homme par la Sainteté ou par l'Histoire, je ne dis pas. Il faut bien donner de bons exemples à nos enfants. Mais pourquoi raconter la vie d'un homme comme Arthur ? Lui seul aurait pu le faire. Et il l'eût fait très bien, on peut m'en croire. L'idée ne lui est jamais venue. Si on lui en avait parlé, il est certain qu'il en aurait ri. Et copieusement encore. En se moquant

éperdument. Sa vie, pouah, j'ai l'impression qu'au fond de lui, il la détestait. Qu'il aurait aimé être autrement. Qu'il n'a pas pu.
Aïe ma sciatique ! Mon châle. J'ai froid... Ce climat des Ardennes, brrrr...

(...)

Je suis pour l'ordre et voilà tout. L'ordre, le travail, la patrie, la famille. Voilà. C'est simple. Il n'y a pas de quoi faire des grimaces. Le devoir. La route droite, la règle, le règlement, la règlementation. Tout le reste n'est que fariboles et cochonneries.

Et si, Vitalie, tu n'avais pas aimé ton fils ? Si tout ce qui est arrivé à cette petite gouape était le fait de ton éducation ? Vitalie, regarde-toi dans ton cœur. Tu es seule avec toi, sûre que tu es seule, alors, dis, n'es-tu pour rien vraiment dans le malheur de ce voyou ?

Aïe ! Ma sciatique...

(...)

Arthur, l'Africain. Ses lettres, là, dans mon coffret. En témoignage de sa filiale piété, sa filiale piété. Relire encore ces messages cent fois lus. Ces lettres qui sentent le sable et la mer. Et les déserts. La mer qui est divine et les déserts qui sont prophétiques. Ceux qui voudraient nous détacher l'un de l'autre, il leur faudrait nier ces lettres, trancher ces liens.

(...)

Ça les embête, ce négociant sérieux. L'homme d'Aden, le notable de Harar, le fils affectueux de sa mère, ils voudraient bien le tuer. Une deuxième fois. Mais les témoignages sont là, sous ma main, dans ce coffre. (*Elle rit.*)

« Ma poésie ? De la M... », qu'il disait. Ou encore : « Ne me parlez pas de ça ! Jamais : ces rinçures. » Telles étaient ses paroles. (*Elle s'esclaffe.*) Rinçures, de la bière éventée, du vin devenu aigre, de la piquette, voilà. C'est dans le dictionnaire. Ces pauvres gendelettes ! (*Sévère.*) Ce que je ne comprends pas c'est la raison de leur mensonge. Ils tournent le bien en mal et le mal en bien. Et la piquette en bonne boisson.

CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

Mardi 24 avril – 20h30
Mercredi 25 avril – 20h30
Jeudi 26 avril – 20h30
Vendredi 27 avril – 20h30
Samedi 28 avril – 20h30
Dimanche 29 avril – 16h30

Mercredi 2 mai – 20h30
Jeudi 3 mai – 20h30
Vendredi 4 mai – 20h30
Samedi 5 mai – 20h30

Durée : 1h10

Relâche : lundi 30 avril et mardi 1^{er} mai

Contact :
Marie-Françoise Palluy
04 72 77 48 35
marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org